

Tableau 97. Fréquence de l'emploi de l'euskara pour parler à ses animaux domestiques

	Parlez-vous euskara à vos animaux domestiques?						total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	autres ⁸⁸	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	5 (55,6%)		3 (33,3%)			1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	3 (37,5%)	2 (25%)	1 (12,5%)			2 (25%)	8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	1 (16,7%)	1 (16,7%)	3 (50%)	1 (16,7%)			6 8100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (28,6%)	2 (28,6%)		1 (14,3%)	1 (14,3%)	1 (14,3%)	7 (100%)
total	11 (36,7%)	5 (16,7%)	7 (23,3%)	2 (6,7%)	1 (3,3%)	4 (13,3%)	30 (100%)

3.3.2.3. CONCLUSION

Dans l'étude de l'emploi de l'euskara dans le domaine familial, il s'est avéré que parler cette langue avec les enfants et les personnes tout au moins d'un certain âge était relativement facile. Ceci est confirmé dans cette section par les données obtenues lors des entretiens comme par celles rassemblées par voie de questionnaires. Globalement, les informateurs sont également d'accord sur le fait qu'il est plus facile d'utiliser l'euskara au Pays Basque sud, à l'intérieur du Pays Basque de France et à la campagne. Ils sont catégoriques sur le fait qu'il est difficile de s'adresser en euskara à un inconnu.

Au cours des entretiens, les informateurs ont perçu la pratique de l'euskara avec les adultes de la troisième génération et les adolescents comme problématique, ce qui correspond aussi à la tendance exprimée dans l'étude de l'emploi de l'euskara dans le domaine familial. Dans les questionnaires, les réponses sont toutefois bien plus mitigées. Dans la majorité des cas, au moins 50% des informateurs de chaque sous-groupe ont répondu aux questions posées soit par l'affirmative, soit en assurant que les critères de distinction avancés leur importent peu. Même si, de manière générale, les informateurs du groupe Ikastola sont ceux qui ont le moins de difficultés à pratiquer l'euskara, il n'est pas toujours facile de distinguer véritablement les deux groupes au sein desquels il existe aussi des divergences. Elles ne sont pas très grandes pour ce qui est du groupe Ikastola, mis à part le fait que les informateurs du sous-groupe de la côte semblent être ceux qui considèrent de la façon la plus positive la communication en euskara avec les enfants, les adultes de la troisième génération, les adolescents et les locuteurs de la côte ou rencontrés sur la côte. Dans le groupe Classe-bi, l'éventuel écart entre les deux sous-groupes est généralement plus creusé. Les informateurs du sous-groupe de la côte de ce groupe sont, eux-aussi, ceux qui se distinguent comme étant les moins traditionnels dans leur perception de l'emploi de l'euskara.

⁸⁸Figurent ici les informateurs qui ne sont pas concernés par la question ou/et qui n'y ont pas répondu.

Si je considère maintenant leur discours portant sur l'usage de l'euskara, je constate qu'au moins 50% des informateurs de chaque sous-groupe pratiquent globalement davantage l'euskara aujourd'hui que pendant leur enfance ou adolescence et que, sur ce point, les pourcentages sont un peu plus élevés dans les sous-groupes de la côte. Encore une fois, les difficultés d'utilisation de l'euskara avec les adultes évoquées lors des entretiens n'apparaissent pas réellement dans les réponses obtenues par voie de questionnaires, tout au moins pour ce qui est des différents contextes de l'environnement de proximité; l'euskara est, comme prévu, globalement très peu pratiqué dans un environnement plus formel. Je m'attendais à ce que les informateurs du groupe Ikastola soient ceux qui utilisent le plus l'euskara dans leur relation avec le monde extérieur et c'est effectivement le cas. Il n'est cependant pas toujours aisé de distinguer les groupes Ikastola et Classe-bi. Si l'on prend les sous-groupes comme point de départ, on s'aperçoit toutefois que les informateurs du sous-groupe Ikastola-Intérieur sont de très loin les plus basquaisants. Viennent ensuite ceux du sous-groupe Classe-bi-Côte, suivis de très près par les informateurs du sous-groupe Ikastola-Côte. Les informateurs du sous-groupe Classe-bi-Intérieur sont, dans la plupart des cas, ceux qui pratiquent le moins l'euskara hors du domaine familial. Le fait que le sous-groupe Ikastola-côte ne se trouve qu'à la troisième position de ce «classement» s'explique, selon moi, en partie par la présence plus importante de familles non bascophones (celles des néo-bascophones).

Le fait que les informateurs ont généralement répondu de façon nettement plus catégorique lors des entretiens que dans les questionnaires —qu'il s'agisse de la perception de l'emploi du euskara ou du discours portant sur l'utilisation de cette langue— peut s'expliquer par le phénomène du paradoxe de l'observateur. S'apercevant que ma connaissance de la situation linguistique au Pays Basque nord était limitée, il est possible de penser qu'ils ont, lors des entretiens, fortement insisté sur ce qui leur semblait important de comprendre. Ces différences d'appréciation peuvent également être le résultat d'un certain recul pris par rapport à l'entretien, ou bien encore, l'expression de la difficulté qu'il y a à cerner les modèles d'utilisation de l'euskara dans sa relation avec le monde extérieur —et donc de l'ambivalence que les locuteurs peuvent connaître envers leur langue. Sans renier totalement les autres possibilités d'explication avancées, je choisis de croire que, dans les cas les plus manifestes, la dernière explication est celle qui prévaut; ceci pour trois raisons principales. La première est que, jusqu'à présent, les données obtenues par voie de questionnaires et celles recueillies au cours des entretiens correspondaient bien; le paradoxe de l'observateur ne peut donc pas à lui seul expliquer les divergences entre les deux types d'enquête que l'on rencontre ici. La seconde est que, si on les considère séparément, les données obtenues lors des entretiens et celles des questionnaires coïncident relativement bien; les informateurs ne se contredisent donc pas vraiment. La troisième raison est que la plupart des points à propos desquels les discordances sont les plus

importantes sont ceux qui touchent la communication avec les adultes —notamment ceux de la troisième génération— et les adolescents. Or, comme je l'ai déjà expliqué plus haut, c'est justement la communication avec ces interlocuteurs qui pose problème.

Je constate ensuite que les données ne permettent pas toujours de différencier véritablement les groupes Ikastola et Classe-bi, alors que leur distinction est manifeste pour ce qui est de l'emploi de l'euskara dans le domaine familial. Ce contraste entre les deux domaines d'utilisation renforce l'idée qu'il ne suffit pas de vouloir pratiquer une langue; encore faut-il que le monde environnant accepte cette démarche et l'encourage. Dans l'environnement formel surtout, les informateurs sont en partie confrontés aux mêmes réalités sur lesquelles ils ne peuvent pas toujours décider et par rapport auxquelles ils ne peuvent donc avoir que des réactions communes. Ceci permet de confirmer ce qu'ont déjà affirmé la plupart des informateurs, à savoir que la pratique de l'euskara a tendance à se limiter à la communication informelle; que des informateurs, en particulier du groupe Ikastola, éprouvent la nécessité de préciser qu'il considèrent l'euskara comme une langue à part entière révèle aussi que ce n'est pas une opinion partagée de tous. Dans les cas où la distinction entre les deux groupes est plus perceptible et dévie de la tendance générale, je considère donc que les informateurs ont effectué un choix de langue. Comme je m'y attendais, les informateurs du groupe Ikastola ont plutôt choisi l'euskara, ceux du groupe Classe-bi, le français. De la même manière, le fait que les informateurs des sous-groupes de la côte sont ceux qui pratiquent plus facilement l'euskara avec des interlocuteurs moins conventionnels (les adolescents par exemple) témoigne d'un certain recul par rapport aux modèles de communication traditionnels établis. Même si ce fait surprend moins dans le groupe Ikastola—celui-ci comprend des néo-bascophones qui, a priori, n'ont jamais intégré ces modèles et la plupart des informateurs de ce sous-groupe ont suivi des cours d'alphabétisation— il correspond bien à ce que certaines personnes ont laissé entendre au cours des entretiens quand elles ont remarqué que la volonté et l'effort de parler l'euskara étaient de plus en plus importants sur la côte et dans les milieux urbains, alors qu'à l'intérieur du pays, on avait tendance à délaisser l'euskara. Comme je l'ai déjà mentionné en 3.1.6., cette distinction peut s'expliquer par la plus grande mise en place des ikastola et des classe bilingues, par le fait que la population de la côte semble plus jeune et plus dynamique et par le fait que l'euskara est réellement menacé dans cette partie du Pays Basque de France.

Dans cette section, il apparaît enfin que la relation que les bascophones entretiennent avec leur langue peut être très ambivalente, même déchirante, et que la langue est un sujet sensible à aborder entre Basques. Que la relation entre basquistes et non basquistes soit plus ou moins conflictuelle est une chose, mais il me semble moins compréhensible qu'il puisse y avoir un antagonisme entre basquistes. Même si les informateurs ont déclaré que les mentalités

évoluaient —ils en sont eux-mêmes la preuve—, il reste encore du chemin à faire pour que les néo-bascophones et les autres locuteurs qui ne se sentent pas très à l'aise en euskara ou qui ne parlent pas une langue «traditionnelle» soient reconnus de tous comme bascophones à part entière. Ceci me paraît d'autant plus paradoxal que ces personnes relèvent le même défi en contribuant à faire vivre l'euskara, en le transmettant et en s'adaptant au monde moderne.

3.3.3. LES MEDIAS BASCOPHONES

Cette section traitera de l'emploi des médias bascophones. Au cours des entretiens, les informateurs ont surtout évoqué les raisons pour lesquelles ils utilisent ou non trois médias différents: la radio, la télévision et la presse écrite. Dans les questionnaires, ils se sont prononcés sur la fréquence d'utilisation de ces médias.

3.3.3.1. LA RADIO

Les informateurs, lors des entretiens, ont déclaré beaucoup écouter la radio d'expression basque. Tout d'abord parce que cette activité ne leur demande pas d'effort de concentration particulier et qu'ils peuvent donc s'y adonner tout en faisant autre chose. Mais aussi parce qu'ils se retrouvent dans l'atmosphère que crée ce moyen de communication. En même temps, de nombreuses personnes —des sous-groupes de la côte surtout— affirment que cela leur permet de maintenir leur niveau en euskara ou de se mettre à jour notamment au niveau du vocabulaire:

Ici, sur la côte, on n'a pas encore un environnement bascophone, je crois que [pour cela], la radio a une fonction très importante. [...] Les radios locales sont un point fort, ça aide car on entend du basque.

Ils utilisent aussi consciemment la radio dans le but de créer une ambiance bascophone, surtout pour les enfants; un informateur explique ainsi qu'il n'écoute la radio française que le soir, quand ses enfants sont couchés. Les données recueillies dans les questionnaires confirment cette tendance (tableau 98):

Tableau 98. Fréquence d'utilisation de la radio d'expression basque

	Ecoutez-vous la radio d'expression basque?					total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	3 (33,3%)	3 (33,3%)	3 (33,3%)			9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (50%)	3 (37,5%)	1 (12,5%)			8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	2 (33,3%)		4 (66,7%)			6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (14,3%)	1 (14,3%)	2 (28,6%)	2 (28,6%)	1 (14,3%)	7 (100%)
total	10 (33,3%)	7 (23,3%)	10 (33,3%)	2 (6,7%)	1 (3,3%)	30 (100%)

Elles précisent que c'est dans le groupe Ikastola qu'on fait le plus grand usage de ce média. Les informateurs du sous-groupe Classe-bi-Intérieur sont ceux qui l'utilisent le moins.

3.3.3.2. LA TELEVISION

Très peu d'informateurs, au cours des entretiens, ont déclaré beaucoup regarder la télévision bascophone. Ceci correspond bien aux données obtenues par voie de questionnaires (tableau 99):

Tableau 99. Fréquence d'utilisation de la télévision bascophone

	Regardez-vous la télévision bascophone?					total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais ⁸⁹	jamais
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	1 (11,1%)	1 (11,1%)	1 (11,1%)	5 (55,6%)	1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur		1 (12,5%)	1 (12,5%)	3 (37,5%)	3 (37,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	2 (33,3%)		1 (16,7%)	1 (16,7%)	2 (33,3%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur			1 (14,3%)	2 (28,6%)	4 (57,1%)	7 (100%)
total	3 (10%)	2 (6,7%)	4 (13,3%)	11 (36,7%)	10 (33,3%)	30 (100%)

La plupart y ont effectivement répondu ne le faire que «parfois» ou «jamais». Il faut toutefois rappeler que les possibilités offertes en matière de télévision sont restreintes: la télévision française n'y consacre que quelques minutes quotidienne, il est difficile de capter la chaîne bascophone du Pays Basque sud (voir 1.4.3. et 3.1.4.).

3.3.3.3. LA PRESSE ECRITE

Au cours des entretiens, très peu d'informateurs ont déclaré lire un journal bascophone. Ceci parce que lire est plus souvent un travail qu'une source de plaisir: «J'ai un journal avec beaucoup d'articles en basque. Je lis d'abord les articles en français, je laisse ceux en basque pour les moments libres. Je me force à lire». Lire demande de la volonté et du temps, ce qui peut parfois faire défaut: «Si je suis pressée, pour lire, je prendrai le français». Certains avouent toutefois que c'est aussi par choix qu'ils ne lisent pas toujours le journal basque: «Je lis plus des journaux français, c'est aussi parce qu'on s'intéresse à autre chose qu'au Pays Basque et au basque» ou bien parce qu'ils ne lisent pas du tout le journal, quelle que soit la langue dans laquelle il est rédigé. La majorité des informateurs, les néo-bascophones inclus, lisent donc les journaux seulement de temps à autres. Ceci est confirmé dans les réponses données dans les questionnaires (tableau 100):

⁸⁹En général, les informateurs qui ont coché cette case sont ceux qui ne possèdent pas de télévision.

Tableau 100. Fréquence de lecture de journaux bascopphones

	Lisez-vous des journaux bascopphones?					total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	jamais
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte			2 (22,2%)	6 (66,7%)	1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)	2 (25%)	1 (12,5%)	4 (50%)		8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte			3 (50%)	3 (50%)		6 (100%)
s-gr. de l'intérieur				6 (85,7%)	1 (14,3%)	7 (100%)
total	1 (3,3%)	2 (6,7%)	6 (20%)	19 (63,3%)	2 (6,7%)	30 (100%)

Les informateurs du sous-groupe Ikastola-Intérieur sont ceux qui déclarent lire le plus régulièrement les journaux bascopphones. 50% de ceux du sous-groupe Classe-bi-Côte ont déclaré le faire «souvent», ce qui est considérable.

Pensant qu'ils pouvaient être plus tentés de se procurer des journaux dits «bilingues», j'ai ensuite demandé aux informateurs quelle version d'un article, la française ou la basque, était lue en premier. Au cours des entretiens, ceux qui ont déclaré commencer par la version française sont les plus nombreux⁹⁰ parmi les informateurs du groupe Classe-bi. Ceci correspond aux données obtenues par voie de questionnaires (tableaux 101 et 102):

Tableau 101. La version en euskara d'un texte dit «bilingue» est celle lue en premier

	Un texte «bilingue», lisez-vous d'abord la version en euskara?						total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	pas de données	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	1 (11,1%)		2 (22,2%)	3 (33,3%)	1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)	3 (37,5%)	1 (12,5%)			3 (33,3%)	8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte		1 (16,7%)	2 (33,3%)	1 (16,7%)	1 (16,7%)	1 (16,7%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur		1 (14,3%)		4 (57,1%)		2 (28,6%)	7 (100%)
total	3 (10%)	6 (20%)	3 (10%)	7 (23,3%)	4 (13,3%)	7 (23,3%)	30 (100%)

Tableau 102. La version française d'un texte dit «bilingue» est celle lue en premier

	Un texte «bilingue», lisez-vous d'abord la version en français?						total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	pas de données	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	4 (44,4%)	1 (11,1%)		2 (22,2%)	1 (11,1%)	1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)		1 (12,5%)	3 (37,5%)		3 (37,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	1 (16,7%)		2 (33,3%)	1 (16,7%)		2 (33,3%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (14,3%)		4 (57,1%)			2 (28,6%)	7 (100%)
total	7 (23,3%)	1 (3,3%)	7 (23,3%)	6 (20%)	1 (3,3%)	8 (26,7%)	30 (100%)

⁹⁰Ce sujet est un de ceux qui n'a été introduit qu'au fur et à mesure dans les entretiens, tous les informateurs ne l'ont donc pas abordé.

Un nombre important d'informateurs s'est abstenu de répondre à au moins une des deux questions. Dans la plupart des cas, il s'agit de personnes qui ne se sentaient pas concernées par la première, pour avoir répondu de façon catégorique à la seconde (opposée) et vice-versa.

J'ai ensuite demandé aux informateurs s'il leur arrivait de ne lire que la version française. La majorité a affirmé au moins parcourir la version en euskara, comme dans les questionnaires (tableau 103):

Tableau 103. Informateurs qui ne lisent que la version française d'un texte dit «bilingue»

	Un texte «bilingue», lisez-vous seulement la version en français?						total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	pas de données	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte			2 (22,2%)	1 (11,1%)	5 (55,6%)	1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur			1 (12,5%)		4 (50%)	3 (37,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte				2 (33,3%)	1 (16,7%)	3 (50%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur			1 (14,3%)	2 (28,6%)	1 (14,3%)	3 (42,9%)	7 (100%)
total			4 (13,3%)	5 (16,7%)	11 (36,7%)	10 (33,3%)	30 (100%)

Les informateurs du groupe Ikastola sont ceux qui déclarent le plus souvent ne jamais le faire, tandis que beaucoup de ceux du groupe Classe-bi n'ont pas répondu à la question.

Lors des entretiens, il m'a enfin semblé que très peu d'informateurs lisent des livres en euskara. Le principal contact avec la langue écrite semble se faire par l'intermédiaire des livres scolaires des enfants ou des livres d'aventures qu'on leur raconte: «Si j'achète des revues en basque, c'est souvent pour les lire avec mon fils». Ces tendances sont confirmées dans le questionnaire (tableau 104):

Tableau 104. Fréquence de lecture de livres en euskara

	Lisez-vous des livres en euskara?					total
	toujours	d'habitude	souvent	parfois	jamais	
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte			2 (22,2%)	4 (44,4%)	3 (33,3%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)	1 (12,5%)	2 (25%)	2 (25%)	2 (25%)	8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte			1 (16,7%)	2 (33,3%)	3 (50%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur				4 (57,1%)	3 (42,9%)	7 (100%)
total	1 (3,3%)	1 (3,3%)	5 (16,7%)	12 (40%)	11 (36,7%)	30 (100%)

3.3.3.4. CONCLUSION

Le taux d'alphabétisation étant le plus élevé dans le sous-groupe Ikastola-Côte, je m'attendais à ce que les utilisateurs des médias bascopiques y soient aussi les plus nombreux, or, ce n'est

pas le cas. On retrouve, par ailleurs, le «classement» effectué précédemment, à savoir que les informateurs du sous-groupe Ikastola-Intérieur sont ceux qui, globalement, utilisent le plus les médias bascophones. Ils sont suivis de ceux du sous-groupe Classe-bi-Côte, puis de ceux du sous-groupe Ikastola-Côte. En dernière position, se trouve le sous-groupe Classe-bi-Intérieur.

Parmi les médias bascophones disponibles, le seul que les informateurs utilisent véritablement est la radio. Même si la presse écrite est en plein essor, il s'avère que les informateurs n'en tirent pas toujours profit, entre autres parce qu'ils ont de grosses difficultés à lire et que cela demande un effort qu'ils ne trouvent pas toujours le temps de faire. Le lien entre l'utilisation des médias et des compétences en euskara est donc ici très net.

Les médias jouent toutefois un rôle important car ils permettent aux locuteurs de maintenir ou même d'améliorer leur niveau en euskara et donc d'en favoriser l'emploi. Les moyens de communication bascophones étant encore jeunes, on peut également espérer que leur impact au Pays Basque de France va s'amplifier avec les nouvelles générations alphabétisées. De par leur existence, ils contribuent enfin à renforcer la position de l'euskara en tant que langue à part entière et donc à former une attitude favorable envers cette langue.

CONCLUSION

L'objectif de ce mémoire était d'étudier la situation d'une langue régionale, l'euskara, en tant que langue de communication quotidienne chez quelques bilingues francophones et bascophones.

La politique menée par la France envers les langues régionales n'a jamais été marquée par l'encouragement et la valorisation, mais c'est surtout à la Révolution que la pluralité linguistique est devenue une préoccupation politique réelle. Aujourd'hui encore, la question linguistique est une affaire d'Etat. Avec la promulgation du français comme la langue nationale unique de l'administration, de l'instruction et plus tard des médias, les langues régionales ont été refoulées dans les sphères de communication non formelles, entre autres dans la sphère familiale. Etant présenté comme la langue de la promotion sociale et de la modernité, le français s'est imposé peu à peu, mais de manière accélérée à partir de ce siècle, dans tous les actes de la vie quotidienne.

La situation diglossique esquissée ci-dessus correspond globalement à celle que j'ai observée lors de mon enquête au Pays Basque de France. Le français y apparaît aujourd'hui comme la langue majoritaire. A son contact, la plupart des bascophones ont développé un bilinguisme instable ou déséquilibré et le français est aujourd'hui la langue dominante de la plupart des adultes actifs. L'euskara, la langue territoriale la plus légitime historiquement, n'est plus celle que l'on pratique automatiquement avec les nouvelles générations, même celles qui sont les plus âgées passent par le français. L'euskara est très peu pratiqué dans les domaines de communication formels et on le choisit plus pour des raisons intégratrices qu'instrumentales. Il n'est plus non plus la langue exclusive de la famille, alors que ce domaine lui a traditionnellement été réservé. La communauté bascophone semble par ailleurs encore divisée sur la question de la langue, parce que c'est un sujet trop politisé, ce qui freine le travail de maintien et de normalisation linguistique. Pour finir, et c'est peut-être le plus alarmant, les personnes que j'ai rencontrées sont elles-mêmes minoritaires au Pays Basque de France puisque la plupart des parents ont choisi de scolariser leurs enfants dans la filière unilingue francophone: ces derniers représentent 80% des enfants de maternelle et 85,5% de ceux inscrits en élémentaire (Jauréguiberry 1993: 23). Je présume ainsi que l'euskara est encore moins utilisé par les personnes qui n'ont pas choisi cette langue comme une des langues de l'éducation de leurs enfants. Je doute également que ces derniers parlent ou comprennent l'euskara. Le Pays Basque de France est donc en train de vivre une substitution linguistique qui peut aboutir à la disparition de l'euskara sur ce territoire.

Même si le tableau que je viens de brosser n'est pas des plus optimistes pour l'avenir de l'euskara, j'insisterai volontairement dans cette conclusion sur deux points qui indiquent qu'il y a une évolution en faveur de son maintien et de sa normalisation.

Le premier point que je désire mentionner est celui qui touche l'instauration relativement récente de l'euskara comme langue de la scolarité. Même si le nombre d'élèves concernés est encore faible, il est en progression. En l'espace de dix ans, les effectifs sont passés de 612 à 2630 aux niveaux maternelle et élémentaires et de 200 à 1023 aux niveaux collège et lycée (annexe 5). Les bascophones que j'ai rencontrés ont fait preuve d'une attitude très positive envers l'euskara auquel ils se sont montrés très attachés et qui représente un marqueur identitaire très important, même pour les néo-bascophones. J'ai souvent eu le sentiment qu'avec un peu plus de soutien, ceux qui utilisent le moins l'euskara le pratiqueraient plus—c'est notamment le cas pour les informateurs du groupe Classe-bi, dans leur relation avec leurs enfants. L'école ne peut évidemment pas remplacer la famille dans le rôle qu'elle joue pour la transmission de la langue, mais elle peut au plus haut degré soutenir les bascophones dans leur emploi de l'euskara et participer ainsi à leur conscientisation. Le fait qu'un informateur a commencé à communiquer en euskara à son plus jeune enfant quand ce dernier a eu la possibilité de l'apprendre à l'école indique bien qu'il peut en être ainsi. Le fait que, contrairement à l'hypothèse que j'avais faite, la conscientisation semble plus forte sur la côte, où il y a aussi plus d'Ikastola et de classes bilingues est selon moi une seconde preuve de l'impact que la scolarisation en euskara peut avoir.

Des enfants ont maintenant la possibilité d'apprendre à lire et à écrire en euskara qui sort de cette manière de ses domaines d'utilisation traditionnels pour s'insérer dans la vie moderne. Cela semble par ailleurs avoir un impact positif sur le comportement et les attitudes linguistiques des adultes qui les entourent —même sur les non bascophones ou les non basquistes. Des adultes suivent aussi des cours d'euskara, soit pour se perfectionner, soit pour apprendre cette langue et pourront ainsi faire un plus grand usage des médias bascophones. La persévérance des différents organismes et associations—j'ai cité Seaska, Ikas, Euskaltzaindia, AEK, mais il en existe bien d'autres—, commence donc à porter ses fruits.

Le fait que les personnes puissent choisir entre au moins deux filières, Ikastola ou Classe-bi est aussi extrêmement important. Au cours de l'enquête, il s'est avéré que les informateurs du groupe Ikastola forment un groupe très homogène dans lequel le degré de conscience linguistique est très élevé et qui, prenant pour exemple le Pays Basque sud, exprime un très fort désir de normalisation linguistique. C'est aussi le groupe qui affirme le plus utiliser l'euskara, même dans les domaines de communication les moins traditionnels. Le groupe Classe-bi

apparaît comme plus divisé —le sous-groupe de l'intérieur ayant une attitude et un comportement parfois plus réservés et plus versatiles— mais généralement positif. Les personnes qui ont choisi l'ikastola peuvent donc servir de force motrice aux autres, moins convaincus. Selon moi, les classes bilingues touchent par ailleurs un public que les Ikastolas ont encore du mal à atteindre, les bascophones n'étant pas tous encore prêts à déstabiliser le français comme langue dominante et n'ayant pas la même conscience linguistique et la même perspective d'avenir pour l'euskara. Il me semble dans ce sens que les classes bilingues ont plus de facilité que les Ikastolas à toucher les couples mixtes —qui sont de plus en plus nombreux—, plus sceptiques à l'idée que l'euskara soit la langue unique de l'enseignement jusqu'au cours élémentaire.

L'instauration de l'euskara comme langue de la scolarité permet en outre de manifester son attachement linguistique à l'extérieur du domaine familial, ce qui contribue à faire de l'euskara une langue à part entière et ce qui peut renforcer l'utilisation de cette langue dans d'autres domaines. Cela donne par ailleurs la possibilité de créer des liens en euskara (entre parents par exemple) dans un milieu favorable à cette langue —je rappelle que la plupart des informateurs ont exprimé leur réserve à employer l'euskara avec des inconnus parce qu'ils ne savaient pas quelle attitude leurs éventuels interlocuteurs avaient envers cette langue.

Le second point que je voudrais aborder est que l'Etat ne s'est jamais montré aussi favorable à l'euskara qu'aujourd'hui et qu'on semble se diriger peu à peu vers un bilinguisme équilibré, que peut annoncer la signature de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires prévue en 1999. Il me semble effectivement que la reconnaissance de l'euskara soit maintenant nécessaire pour aller plus loin dans la normalisation linguistique et dans l'établissement d'un véritable bilinguisme. Avec le fait que l'interdiction de l'euskara a porté ses fruits, la non reconnaissance de l'euskara peu conforter la perpétuation d'attitudes, peut-être pas directement négatives, mais tout au moins ambiguës envers l'euskara, comme celles que j'ai pu observer chez certains informateurs du groupe Classe-bi. Que la tendance semble être en train de se renverser en faveur de l'euskara au Pays Basque sud —où cette langue a le statut de langue officielle— semble confirmer cette hypothèse.

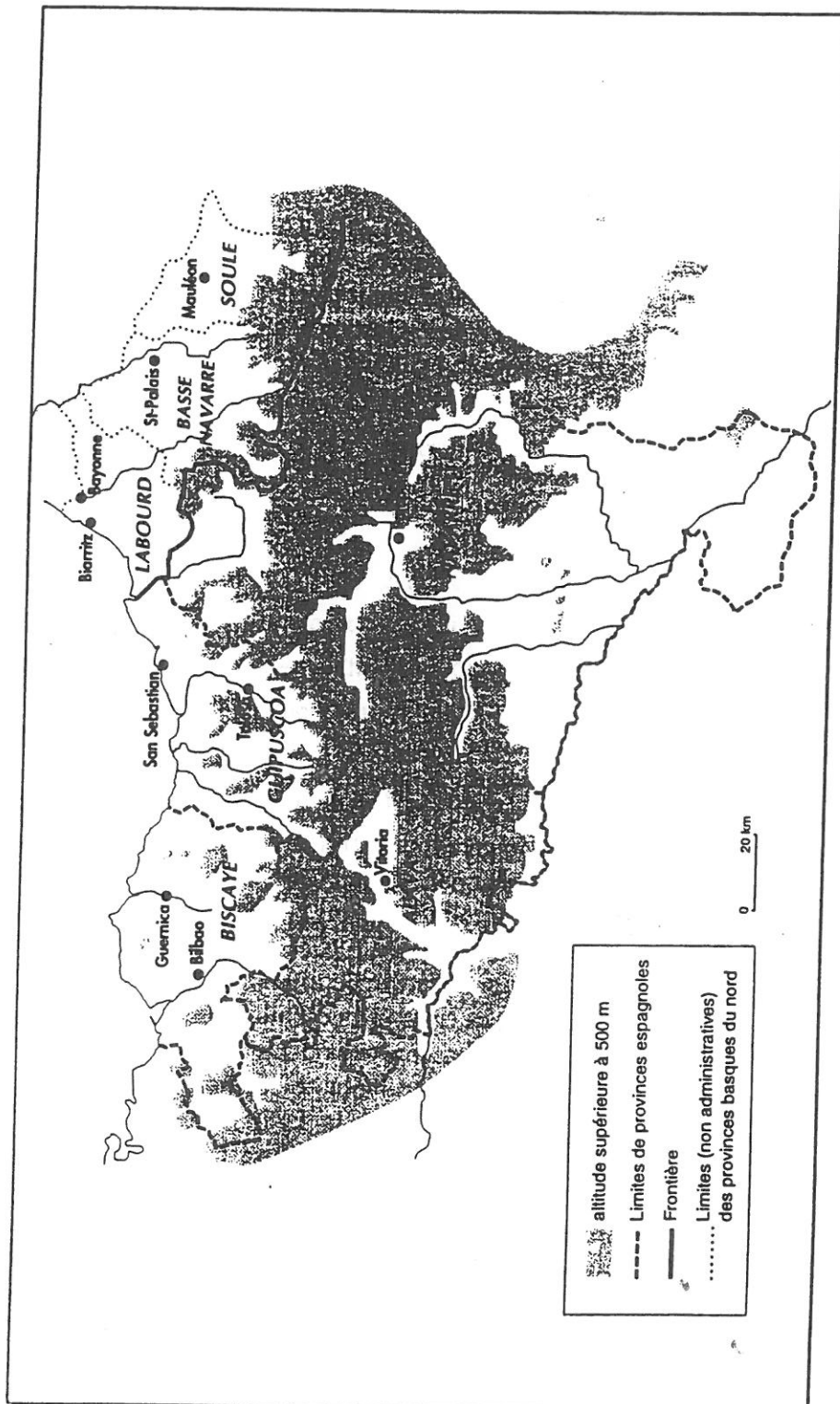
*

Arrivée en fin de parcours, je m'aperçois que ce travail peut servir de base à d'autres travaux parallèles. Il serait effectivement intéressant de pouvoir suivre quelques temps les trente informateurs que j'ai rencontrés dans leur vie quotidienne, afin de voir s'il y a concordance ou divergence entre leur discours et leur comportement linguistique. Ce serait également instructif

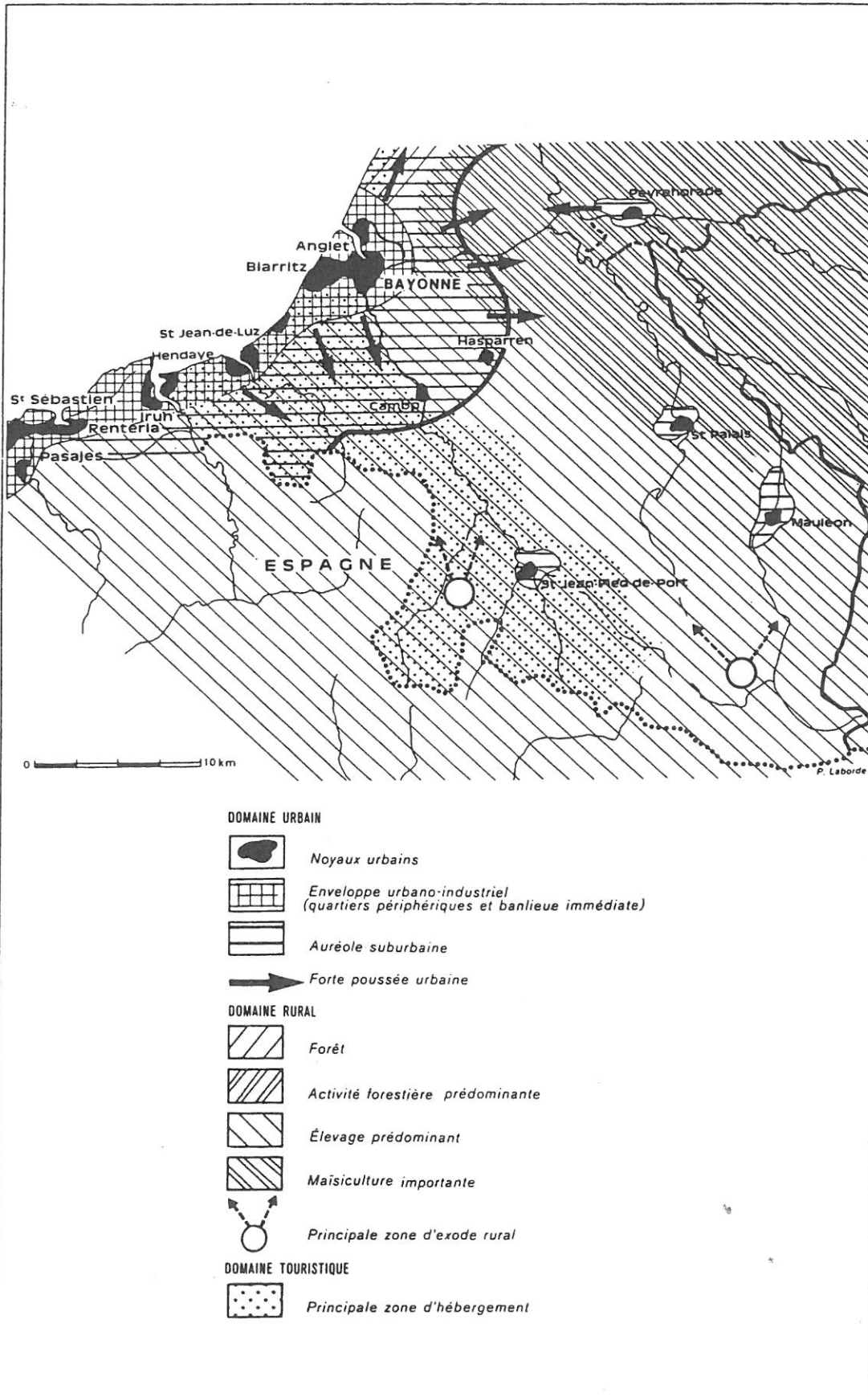
de rencontrer dans le cadre d'une enquête, des personnes qui ont choisi une éducation unilingue française, et, dans quelques années, les enfants des informateurs, afin de confirmer ou d'infirmer certaines des réflexions que j'ai faites dans ce travail sur la survie ou la maintenance de l'euskara. Un travail similaire auprès d'une autre communauté linguistique de l'hexagone permettrait, pour finir, d'évaluer la place du contexte extralinguistique dans le processus de substitution linguistique, de relativiser certains facteurs et peut-être d'en mettre d'autres en valeur ... le sujet est donc loin d'être épuisé.

ANNEXES

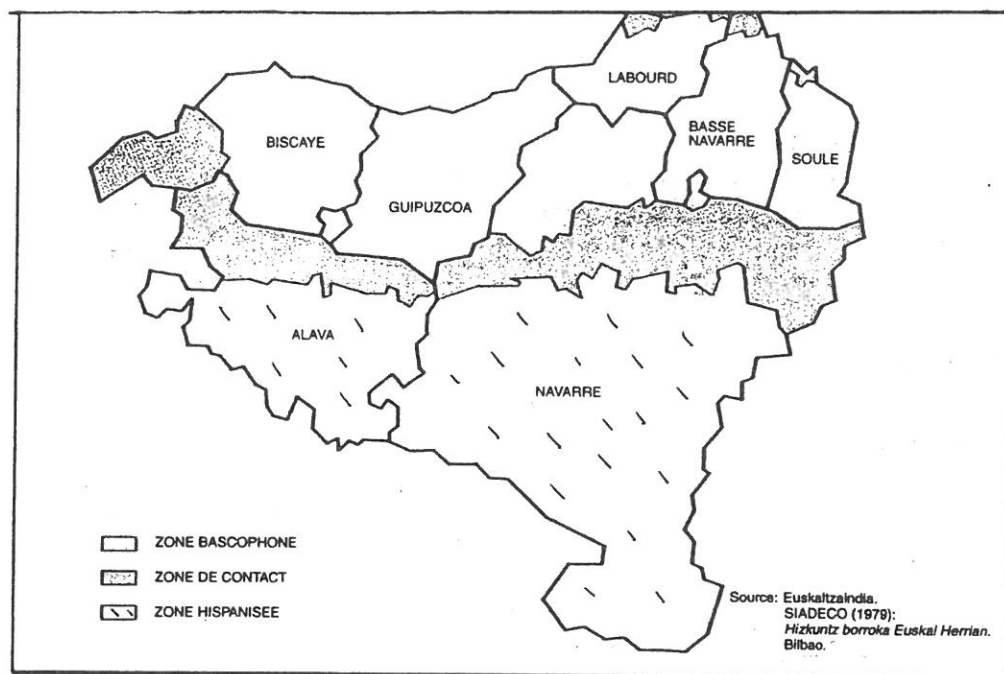
ANNEXE 1. Les sept provinces du Pays Basque (Loyer 1997: 23)



ANNEXE 2. Le Pays Basque de France, organisation de l'espace vers 1975
(Laborde 1994: 287)



ANNEXE 3. L'aire linguistique basque (Intxausti 1990: 31)



ANNEXE 4. Loi n° 51-46 du 11 janvier 1951, relative à l'enseignement des langues et des dialectes locaux, dite loi Deixonne (Grau 1987: 161-162)

Art. 1^{er}. Le Conseil supérieur de l'éducation nationale sera chargé, dans le cadre et dès la promulgation de la présente loi, de rechercher les meilleurs moyens de favoriser l'étude des langues et dialectes locaux dans les régions où ils sont en usage.

Art. 2. Des instructions pédagogiques seront adressées aux recteurs en vue d'autoriser les maîtres à recourir aux parlers locaux dans les écoles primaires et maternelles chaque fois qu'ils pourront en tirer profit pour leur enseignement, notamment pour l'étude de la langue française.

Art. 3. Tout instituteur qui en fera la demande pourra être autorisé à consacrer, chaque semaine, une heure d'activités dirigées à l'enseignement de notions élémentaires de lecture et d'écriture du parler local et à l'étude de morceaux choisis de la littérature correspondante.

Cet enseignement est facultatif pour les élèves.

Art. 4. Les maîtres seront autorisés à choisir, sur une liste dressée chaque année par le recteur de leur académie, les ouvrages qui, placés dans les bibliothèques scolaires, permettront de faire connaître aux élèves les richesses culturelles et le folklore de leur région.

Art. 5. Dans les écoles normales, des cours et stages facultatifs seront organisés, dans toute la mesure du possible, pendant la durée de la formation professionnelle, à l'usage des élèves-maîtres et des élèves-maîtresses qui se destinent à enseigner dans une région où une langue locale a affirmé sa vitalité. Les cours et stages porteront, non seulement sur la langue elle-même, mais sur le folklore, la littérature et les arts populaires locaux.

Art. 6. Dans les lycées et collèges, l'enseignement facultatif de toutes les langues et dialectes locaux, ainsi que du folklore, de la littérature et des arts populaires locaux, pourra prendre place dans le cadre des activités dirigées.

Art. 7. Après avis des conseils de faculté et des conseils d'université, et sur proposition du Conseil supérieur de l'éducation nationale, il pourra être créé, dans la mesure des crédits disponibles, des instituts d'études régionalistes comportant notamment des chaires pour l'enseignement des langues et littératures locales, ainsi que de l'ethnographie folklorique.

Art. 8. De nouveaux certificats de licence et diplômes d'études supérieures, des thèses de doctorat sanctionneront le travail des étudiants qui auront suivi ces cours.

Art. 9. Dans les universités où il est possible d'adjoindre au jury un examinateur compétent, une épreuve facultative sera inscrite au programme du baccalauréat. Les points obtenus au-dessus de la moyenne entreront en ligne de compte pour l'attribution des mentions autres que la mention « passable ».

Art. 10. Les art. 2 à 9 inclus de la présente loi seront applicables dès la rentrée scolaire qui en suivra la promulgation, dans les zones d'influence du breton, du basque, du catalan et de la langue occitane.

Art. 11. Les art. 7 et 8 donneront lieu notamment aux applications suivantes :

a) A Rennes, un institut d'études celtiques organisera un enseignement des langues et littératures celtiques et de l'ethnographie folklorique ;

b) A l'Université de Bordeaux et à l'Institut d'études ibériques de Bordeaux, un enseignement de la langue et de la littérature basques sera organisé ;

c) Un enseignement de la langue et de la littérature catalanes sera organisé à l'Université de Montpellier, à l'Université de Toulouse, à l'Institut d'études hispaniques de Paris et à l'Institut d'études ibériques de Bordeaux ;

d) Un enseignement de la langue, de la littérature, de l'histoire occitanes sera organisé dans chacune des universités d'Aix-en-Provence, Montpellier et Toulouse.